



circus parade

Titre d'origine: *Circus Parade* © Les Éditions du Sonneur, 2017 ISBN: 978-2-37385-066-6 Dépôt légal: octobre 2017

Conception graphique: Sandrine Duvillier
Photo de couverture: 1930's Circus Trainer in Front of Three Elephants,

© ClassicStock/Alamy Stock Photo

Les Éditions du Sonneur 5, rue Saint-Romain, 75006 Paris www.editionsdusonneur.com

circus parade

Jim Tully

traduction de l'anglais (États-Unis) et préface de Thierry Beauchamp



PRÉFACE

IL SE POURRAIT BIEN que Jim Tully ait été le véritable précurseur de la littérature « hard-boiled », ce type de narration à la première personne basée sur une prose rapide et syncopée, des mots crus et un penchant pour la langue vernaculaire. Surtout si l'on entend par « hard-boiled » le fait d'appeler un chat un chat, de préférence quand il tombe d'une gouttière. L'ancien hobo ne fut certes pas le premier à raconter la violence de la route : il s'inscrivit dans une vieille tradition qu'il faudrait faire remonter aux pionniers et aux explorateurs du xviii siècle. En fait, sa singularité vint essentiellement de sa témérité: non seulement il osa évoquer une Amérique interdite et scandaleuse, celle des marginaux, des exclus, des fugitifs, des toxicomanes et des prostituées, mais il mit un point d'honneur à restituer leur parole heurtée, le plus souvent brisée, sans jamais verser dans le pathétique ni le pittoresque.

Circus Parade est son deuxième recueil de souvenirs de jeunesse et l'un des cinq livres qui constituent ce qu'il appelait ses « œuvres des bas-fonds ». Les autres sont Vagabonds de la vie, Autobiographie d'un hobo¹ (1924), Shanty Irish (1928), Ombres d'hommes² (1930) et Blood on the Moon (1931). Il arriva à Jim Tully de confesser que ses personnages n'étaient pas forcément imaginaires. Il aurait pu affirmer l'inverse de Circus Parade, témoignage sur un cirque américain du début du xxe siècle: « Attention, mes personnages ont vraiment existé mais si j'ai pu altérer la réalité ici et là, c'est pour m'éviter des ennuis avec la justice. » Ce récit mosaïque s'inspire de son expérience personnelle et des rencontres qu'il fit à l'époque où il travailla dans une caravane rebaptisée par ses soins « le cirque Cameron, les Plus Grands Spectacles Combinés du Monde ».

Certains s'interrogèrent sur l'authenticité des faits rapportés. En ce qui le concernait, la cause était entendue. Dans son projet d'autobiographie, esquissé à la fin des années 1930, il ne prévoyait pas de retracer son adolescence vagabonde. Dans un texte intitulé Je suis passé par ici, il précise: « Ces années de gamin de la route, bien qu'elles m'aient marqué d'une main lourde et terrible, n'auront que peu de place dans l'histoire, vu qu'elles ont été détaillées dans mes autres livres... »

Sans doute faut-il rappeler ici que Jim Tully n'avait pas quinze ans lorsqu'il quitta son emploi d'apprenti dans une fabrique de chaînes de l'Ohio. Pendant six ans, entre 1901 et 1907, il erra à travers le pays, vivant de mendicité, de rapines

^{1.} Première traduction en français en 2016 par Thierry Beauchamp pour Les Éditions du Sonneur; titre original: *Beggars of Life*.

^{2.} Traduction par Titaÿna en 1931 pour les Éditions Louis Querelle; réédition en 2017 par Lux Éditions, traduction revue par Cyril Gay; titre original: *Shadows of Men.*

et de petits boulots. Il passa aussi quelque temps derrière les barreaux. Ces diverses expériences lui fournirent la majorité des histoires recueillies dans ses livres. Lui-même se plaisait à dire « qu'il avait tout appris sur la nature humaine dans les bars avant l'âge de vingt ans ».

Iim Tully écrivit Circus Parade en 1926, soit dix-neuf ans après avoir renoncé à sa vie de hobo. Chose curieuse, pendant que celui-ci fouillait dans ses souvenirs. Charlie Chaplin. dont il avait été le collaborateur, bûchait sur le scénario du Cirque. Sachant que la star de cinéma avait engagé Tully pour son expertise de la route à l'époque où il préparait La Ruée vers l'or, on peut se demander si son influence ne s'exerca pas au-delà de son contrat. Quoi qu'il en fût, Circus Parade parut en 1927. Dans ce quatrième livre, Jim Tully reprit le fil de ses aventures, misant à nouveau sur le registre autobiographique qui l'avait révélé aux yeux du grand public. Ses ambitions n'en demeuraient pas moins littéraires. Jim Tully avait pour maîtres Mark Twain, Maxime Gorki et Jack London. Twain était l'écrivain américain par excellence. Un conteur prodigieux, capable de sublimer la langue populaire. Gorki avait connu une jeunesse comparable à celle de Tully. Lui aussi avait erré sur les chemins et il avait partagé le sort des bossiaks, les va-nu-pieds de la Russie profonde. Mais contrairement à Tully qui s'accrochait à ses souvenirs, Gorki prônait le mensonge exaltant et la supériorité de l'art sur la vérité. Jack London tenait à la fois de Twain et de Gorki, et s'efforçait de trouver un point d'équilibre entre ses expériences de vie, ses

réflexions politico-philosophiques et sa soif insatiable de bonnes histoires. Deux autres auteurs jouèrent un rôle considérable dans la carrière d'écrivain de Tully: H. L. Mencken et George Jean Nathan, deux critiques américains aussi admirés que redoutés, qui possédaient leur propre magazine littéraire, l'American Mercury³. Ils furent parmi les premiers à reconnaître les mérites de Tully et ne cessèrent de l'encourager à persévérer dans sa voie réaliste et son style trépidant.

L'ancien chemineau basait son travail sur la transmission de son expérience de la route. C'était sa franchise qui avait suscité la curiosité au moment de la parution de Vagabonds de la vie, car il osait évoquer des sujets tabous (notamment le sexe et la ségrégation raciale) et décrire des scènes d'une rare violence en usant d'une langue directe et précise. Toutefois, en se lançant dans Circus Parade, il savait qu'on l'attendait au tournant et la tentation de s'imiter ne devait pas être absente de son esprit. Par ailleurs, il connaissait du monde à Hollywood et pouvait espérer une adaptation cinématographique comme cela avait été le cas pour Vagabonds de la vie.

Alors, dans quelle mesure subit-il la pression de son environnement? Il est difficile de le dire, mais cela n'empêcha pas ses détracteurs de s'interroger sur la vraisemblance d'un récit qui s'attaquait à une institution sacrée. Tous les enfants rêvaient

^{3.} Parmi ses illustres contributeurs figurèrent Conrad Aiken, Sherwood Anderson, W. E. B. Du Bois, John Fante, William Faulkner, F. Scott Fitzgerald, James Weldon Johnson, Langston Hughes, Sinclair Lewis, Edgar Lee Masters, Eugene O'Neill, Carl Sandburg, William Saroyan et quelques autres.

à l'époque de devenir clown ou acrobate et les défenseurs du cirque s'indignèrent de ce qu'ils considérèrent comme les affabulations d'un auteur à sensations. Tully s'expliqua, mais pas pour s'excuser. Les passages les plus choquants du livre n'avaient rien d'exagéré, déclara-t-il, notamment celui du viol de la jeune fille noire. Et il ajouta qu'il avait renoncé à plusieurs anecdotes pour épargner la sensibilité de ses lecteurs. Bien sûr, afin d'éviter les procès, il avait modifié les noms des personnages et des lieux. Le livre fut interdit ici et là, notamment à Boston, mais ce fut le premier best-seller de Tully. Hollywood acheta bien les droits d'adaptation, néanmoins, le film ne vit jamais le jour, sans doute parce que la Circus Fans' Association of America s'opposa au projet et qu'elle comptait de nombreux soutiens dans les studios. Cinq ans plus tard, en 1932, Freaks⁴ n'en sortit pas moins sur les écrans!

Nels Anderson, ancien vagabond et brillant chercheur à qui l'on doit Le Hobo, Sociologie du sans-abri, estime que « Tully n'a pas été surpassé dans sa manière d'exposer la morale, l'éthique et le jargon du hobo, et surtout la philosophie des basfonds ». Dans Circus Parade, il est beaucoup moins question de spectacle que de dérives et de naufrages individuels. Les plus doux, les plus généreux sont des proies faciles pour les affamés. L'action se situe à la fin de l'« âge du toc » : cette période de prospérité et de reconstruction, qui suivit la guerre de Sécession, fut

^{4.} *Freaks ou La Monstrueuse parade*, film de Tod Browning mettant en scène des phénomènes de foire, inspiré des *Éperons*, de Tom Robbins (Les Éditions du Sonneur, 2011, traduction d'Anne-Sylvie Homassel).

aussi celle de tous les excès du capitalisme. Le développement spectaculaire des villes, de l'industrie et de l'agriculture engendra de nombreuses injustices sociales. Le grand mérite de Jim Tully est de porter la voix d'une Amérique en souffrance, celle des pauvres, des persécutés et des marginaux.

À cette époque, le cirque prospérait sous l'impulsion d'entrepreneurs énergiques et sans scrupule comme P. T. Barnum ou les frères Ringling, qui surent profiter des changements sociaux et de l'expansion économique. À la fin des années 1910, le cirque constituait le spectacle préféré de millions d'Américains. On dénombrait alors une centaine de compagnies de tailles variées, dont plus d'un tiers se déplaçait en train. L'imaginaire collectif avait été conquis. On parlait du cirque dans les journaux et les livres, presque toujours d'une manière positive. Son image reflétait l'idéal du pays, son « destin manifeste » ; la caravane héroïque promettait l'impossible et le réalisait.

Jim Tully fut probablement l'un des premiers écrivains à brouiller cette vision romanesque. Son témoignage ne contredit pas nécessairement celui des pionniers du cirque américain, mais il le met en perspective. William Cameron Coup, qui fut le premier des grands propriétaires à recourir au rail, évoque lui aussi des batailles rangées avec des citadins hostiles, mais il le fait en termes picaresques, comme s'il s'agissait de l'un des numéros proposés par les « plus grands spectacles du monde ». Loin des lumières, dans l'envers du décor, Jim Tully observe que la société circassienne est hiérarchisée à la manière d'une communauté vivant en marge de la loi. Le cirque est certes un

refuge pour les fugitifs et les exclus, mais c'est aussi un lieu d'asservissement des plus faibles. En ce sens, pour rester dans la mythologie de l'Ouest, l'univers forain de ce temps-là pourrait être comparé à une « dernière frontière », comme l'avaient été les zones minières du Nevada ou de la Californie.

Circus Parade tient un peu du western, d'où le succès qu'il rencontra auprès du public américain dont le rejet de la violence « pionnière » avait toujours été mêlé d'admiration. D'un autre côté, les progressistes et les militants pour les droits civiques saluèrent la justesse et l'humanité des portraits d'Afro-Américains brossés par Tully, notamment ceux de Denna Wyoming, le dompteur de lions, et de Face de Craie, le clown. Des années après la parution du livre, Langston Hughes, l'un des principaux animateurs de la Renaissance de Harlem, écrivit à son auteur qu'il en était à sa troisième lecture. Et Countee Cullen, autre poète du mouvement, donna ce commentaire élogieux: « Ce livre détruira des illusions, mais c'est la fonction naturelle de la vérité. »

Car Jim Tully fait partie des rares écrivains blancs de son époque qui osèrent aborder frontalement la question raciale. Il se place à hauteur d'homme et son témoignage est d'autant plus bouleversant qu'il confronte l'extrême vulnérabilité de l'individu à l'impitoyable violence du groupe. Le vagabond est aux premières loges mais demeure impuissant face à la meute. Sa grande force réside dans sa mobilité: en choisissant d'être nulle part, il s'oblige à une « surprésence » au monde. Son salut est dans la fuite éclairée, son déclassement est le gage

CIRCUS PARADE

de sa lucidité. Jim Tully n'entre jamais dans la spirale des illusions parce qu'il ne se sent tenu à aucune règle. Dans Circus Parade, il apparaît surtout à l'arrière-plan, tel un sociologue primitif multipliant les observations concrètes. Mais, ici et là, son cœur saigne, et c'est la littérature qui finit par déborder.

THIERRY BEAUCHAMP

circus parade

À H. L. MENCKEN,
GEORGE JEAN NATHAN,
DONALD FREEMAN,
JAMES CRUZE,
ET FREDERICK PALMER,
CAMARADES CIVILISÉS DANS LE CIRQUE DE LA VIE.

LE DOMPTEUR DE LIONS

C'ÉTAIT MON SECOND VAGABONDAGE à travers le Mississippi. Après le premier, je m'étais juré de ne jamais y revenir, mais le tord-boyaux de l'Arkansas m'avait fait changer d'avis. La première semaine, je faillis être arrêté trois fois. Puis, filant vers la Louisiane, je perdis la notion des jours et ne sus bientôt plus quel mois nous étions. Cela dit, il ne m'était pas utile de le savoir. Comme disent les hobos, j'avais parcouru une longue trotte, quelques centaines de kilomètres, depuis Hot Springs, en Arkansas, jusqu'à McComb City, dans le Mississippi. Cette dernière se résume à un groupe de maisons en bois écrasées par le soleil qui s'étalent désespérément le long de la voie ferrée de l'Illinois Central, à près de cent cinquante kilomètres de La Nouvelle-Orléans.

À moitié sonné par le manque de sommeil, affaibli par la faim et irrité par mes frusques infestées de vermine, je décidai de quitter temporairement la route. La terrible législation anti-vagabondage du Mississippi me menaçait. Un agent de police empoche légalement deux dollars et demi pour chaque trimardeur qu'il capture en vie. Dans d'autres parties des États-Unis, un clochard n'est pas importuné tant qu'il évite la propriété des chemins de fer, mais, dans le Mississippi, il est pourchassé par monts et par vaux pour ces deux dollars et cinquante cents.

Une fois interpellé, il écope d'une amende de soixantequinze dollars. N'ayant pas le sou, il doit la régler en travaillant – payé vingt cents par jour –, ce qui le mène à peu près à onze mois et vingt-neuf jours, à condition qu'on lui accorde quelques jours pour bonne conduite. Mais il y a une autre entourloupe. Le prisonnier a toujours besoin de vêtements. On lui facture trois dollars un bleu de travail à cinquante cents et sept dollars une paire de grosses godasses à un dollar vingt-cinq. Ces dettes s'ajoutent à sa peine et se chiffrent à vingt cents par jour. Il n'est donc pas rare qu'un homme sans amis passe plusieurs années comme ouvrier agricole dans le Mississisppi. Aussi avais-je des raisons de m'inquiéter.

Depuis des semaines, le sort s'acharnait sur moi. Armé des intentions les plus honnêtes, j'avais quitté Hot Springs pour les régions reculées de l'Arkansas avec une paire de dés pipés en poche. J'espérais négocier ma virtuosité en soutirant aux bûcherons blasés l'argent qu'ils gagnaient. Avec cet objectif en vue, j'en vins à travailler deux semaines dans un camp près de Pine Bluff. Le jour de paie, je lançai une partie de craps sur la souche d'un pin colossal. À ma grande consternation, je perdis jusqu'à mon dernier cent. Dire que j'avais trimé si dur pour gagner cet argent! Après la partie, je rentrai d'un pas

lourd au camp, persuadé que quelqu'un avait triché. Comme je ne souhaitais accuser personne à tort, je gardai le silence. Le gérant juif du magasin de la compagnie avait fait partie des joueurs.

Je projetai de mendier quelques dollars et de déguerpir le lendemain matin. Mais un cyclone rugissant traversa l'État à des centaines de kilomètres à l'heure. Il brisa d'énormes arbres comme s'il s'agissait de cure-dents entre les doigts de voyageurs de commerce. C'était un entonnoir tournoyant digne du Jugement dernier. Il faisait autant de vacarme que le grondement de mille locomotives gravissant une colline escarpée. Nous nous ruâmes dans les abris anti-tempêtes creusés sous la terre. Le lendemain matin, le paysage était aussi propre qu'un os dans le désert. Je fus de nouveau enrôlé dans l'armée des laborieux. Le jour de paie suivant, j'initiai une autre partie de craps à laquelle participa le gérant juif. Et je perdis de nouveau.

Sacrément démoralisé, je quittai Pine Bluff et finis par atteindre McComb City. Ne voulant pas imposer ma présence à la police, je contournai la ville. Une dizaine de kilomètres plus loin, je regagnai la voie ferrée. J'attendis en haut d'une colline qu'un convoi de marchandises s'y hissât lentement. Au bout d'une heure environ, un Noir qui n'avait qu'une chemise de satin noir sur le dos approcha en boitant le long des rails. Il sifflait *Mon pays*, *c'est de toi*¹.

^{1.} My Country, 'tis of Thee, chanson patriotique américaine qui fit office d'hymne national jusqu'à l'adoption, en 1931, de The Star-Spangled Banner (La Bannière étoilée). (Toutes les notes sont du traducteur.)

- Tu vas où, patriote? criai-je.
- Bon Dieu, mon gars, tu m'as foutu les j'tons! J'ai bien cru que t'étais un r'présentant d'la loi! s'esclaffa-t-il. J'laisse le Mississippi derrière moi, frérot, et j'file vers la Louisiane. Et crois-moi, p'tit, y jettent les clés dès qu'y t'ont mis au trou par ici. Tu f'rais mieux d'venir avec moi: j'vais vers le Sud. Y a un cirque du côté de Baton, et j'suis sur sa piste!

Me sentant seul, je me joignis au Noir et nous partîmes pour la Louisiane. C'était un mendiant qui suivait les foules : un *suiveur* professionnel. Lorsque nous arrivâmes à La Nouvelle-Orléans, il se mêla aux ouailles d'un évangéliste qui faisait recette en ville. Je continuai pour ma part mon chemin vers Baton Rouge et le cirque.

Monsieur Loyal me donna un boulot d'assistant dans la ménagerie. Mes tâches étaient légères, et voir les animaux derrière des barreaux exaltait mon goût de la liberté. J'étais placé sous l'autorité d'un homme qui était connu pour être le dompteur de lions. C'est lui qui m'aida à trouver des vêtements propres et de nouvelles chaussures. Il me fallut une bonne semaine pour me remettre des fatigues de la route. Je compris vite que mon camarade noir avait été bien avisé de ne pas rejoindre ce cirque – celui-ci traînait déjà bien trop de suiveurs dans son sillage.

Les suiveurs sont des hommes qui accompagnent les cirques ou tout événement attirant les foules. Ils gagnent leur vie aux dépens des gens. Parmi ceux du cirque que j'avais rejoint se trouvaient des culs-de-jatte, surnommés « lèche-

bottes », qui voyageaient le corps harnaché à une petite plateforme montée sur des roulettes. Ils se propulsaient à l'aide d'étriers qu'ils serraient dans leurs poings: ils marchaient littéralement sur leurs mains. Chaque fois qu'ils appuyaient un étrier sur le sol, les roulettes se mettaient en mouvement au-dessous d'eux. Il y avait aussi des suiveurs désarticulés qui pouvaient se tordre de toutes les manières grotesques et imaginables. Leurs visages étaient durs, et ils gémissaient de douleur quand approchait un badaud susceptible de leur donner une pièce. D'autres jouaient les aveugles. D'autres encore savaient comment plier leurs mains dans tous les sens.

L'un des suiveurs avait toujours sur lui une grosse tranche de pain rassis. Il la déposait sur le trottoir à un endroit choisi. Ouand il vovait quelqu'un arriver, il se jetait frénétiquement sur le pain. Ce truc manquait rarement de payer. Un vieux suiveur avait les faveurs du dompteur de lions. Je ne tardai pas à m'attacher à lui moi aussi. Il se faisait passer pour un aveugle et déambulait en tapotant le pavé avec sa canne noueuse et tordue – trois coups par terre tous les trois ou quatre mètres. Sa longue barbe décolorée par le tabac lui tombait jusqu'à la ceinture. Sa moustache lui cachait tout le visage sauf les yeux qui étaient surplombés par des sourcils d'au moins deux centimètres d'épaisseur. Il appartenait à la grande famille des auteurs. Comme on peut le supposer, il ne manifestait pas toujours une grande tolérance à l'égard des autres littérateurs. Vu que ses vers de mirliton rimaient, il vouait un mépris particulier aux auteurs de vers libres.

– Ces gars-là disent rien et ce qu'y disent, ça rime même pas. C'est pas des artistes, grommelait-il pour leur régler leur compte. D'ailleurs, y a pas de pognon à s'faire dans le vers libre. Les gens gobent pas. Faut savoir s'vendre si on veut bouffer. J'ai écrit un tas d'ces saloperies d'vers libres à une époque, et j'ai fini par tout r'filer à un coiffeur pour une coupe. Y s'en est servi comme papier à raser. Y venait juste de s'taper un gros tome de Shakespeare. C'est un critique qui lui avait donné

Ce vagabond littéraire vendait le fruit de ses efforts pour pas plus de dix cents le feuillet. Endossant le rôle du génie négligé, il glanait souvent de grosses sommes en mendiant dans les universités du Sud.

Le dompteur de lions était le roi de notre petit royaume. C'était un Noir agile de quatre-vingt-dix kilos. Deux fois par jour, il entrait dans une cage occupée par six lions. Trois d'entre eux étaient dangereux et avaient tué plusieurs hommes. Il commençait à accuser le coup de devoir se produire au milieu de ces félins. Il entretenait son courage avec de l'alcool.

À part la fois où il m'aida à trouver des vêtements et des chaussures, il ne me prêta aucune attention jusqu'à ce que nous ayons longé le golfe du Mexique et pénétré à l'intérieur des terres pour atteindre Beaumont, au Texas. Là, le cirque s'installa près de puits de pétrole. Je racontai au dompteur de lions quelques aspects de l'histoire de la prospection – je venais d'une région pétrolifère de l'Ohio. Il était fasciné par la manière dont on faisait sauter les puits pour extraire du

pétrole. Lorsque je lui expliquai qu'il fallait descendre la nitroglycérine à des dizaines de mètres de profondeur avant de la faire exploser et que je lui décrivis comment le pétrole jaillissait vers le ciel, il écouta comme si c'était un conte de fées.

De ce jour nous devînmes amis. Tous les suiveurs et les larbins du cirque semblaient lui avoir raconté une histoire fascinante à un moment ou un autre. Il était l'ami de tout le monde. Et pourtant son visage était comme le défi gravé dans l'ébène. Plus il buvait, plus ses traits se figeaient et se durcissaient. Il ne souriait jamais. Mais il donnait une grande partie de son salaire aux suiveurs sans le sou.

Il avait des réactions rapides et mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Il trimbalait un instrument de musique qui n'était ni une mandoline ni une guitare. C'était un bidule qu'il avait fabriqué lui-même. Souvent, après le spectacle, il en tirait la musique la plus bizarre du monde. Je pris l'habitude de le regarder jouer. La faible lumière éclairait son visage aussi fatigué que celui d'un vieux boxeur. Sa musique avait un effet apaisant sur les animaux, surtout les lions. Il s'asseyait et, sans bouger, jouait jusque tard dans la nuit. Plus il buvait, plus sa musique paraissait bizarre. Personne ne s'en plaignit jamais.

Un ancien jockey de petite taille, en charge des chevaux, venait souvent l'écouter. Nous parlions rarement. De temps à autre un animal émettait une sorte de gémissement. Un soir, le vieux suiveur homérique perdit brusquement la tête et se mit à hurler. Le dompteur de lions l'apaisa. Le lendemain, le vagabond écrivit un nouveau poème.

Un autre soir, le vieux suiveur, l'ancien jockey, le dompteur de lions et moi discutâmes de la mort.

– Je pense jamais à la mort, dit le dompteur de lions. Quand le Grand Patron criera mon nom, je répondrai à l'appel, c'est tout

Cela ne l'empêchait pas de boire comme un trou avant de rejoindre les animaux dans leur cage. Curieux de savoir comment il arrivait à les contrôler, je lui demandai son secret.

– C'est rien, expliqua-t-il, faut juste regarder le fauve dans les yeux. C'est comme ça qu'y voit ce que t'as dans le bide. Impossible de le berner.

À près de cinq cents kilomètres de Beaumont, une foule s'attroupa devant une cage occupée par des hyènes rieuses et un ours brun. Le plantigrade était aveugle. Il avait perdu la vue lors d'un combat avec un gardien armé d'une fourche. Le bonimenteur, avec une imitation de diamant piqué dans sa cravate rouge, commença son baratin:

– Mesdames et Messieurs! Dans cette première tanière se trouvent les féroces hyènes rieuses et le plus grand ours brun de la planète. Denna Wyoming, le dompteur de lions africain le plus célèbre du monde, va maintenant pénétrer dans la cage et leur faire exécuter un numéro unique!

Je me tenais près de là lorsqu'il s'avança. Je ne lui avais jamais vu un air aussi grave. Il portait de nombreuses médailles sur le devant de sa veste de velours bleu. Il fit claquer son fouet contre le haut de sa botte luisante. L'orchestre se mit à jouer.

Il tangua légèrement en s'inclinant face au public. La foule applaudit. Les lèvres de Wyoming se retroussèrent. C'était la petite heure de gloire pour laquelle il vivait – et se tourmentait. Les hyènes rieuses et l'ours brun ne comptaient pas vraiment pour lui. C'était son entrée dans la cage aux lions qui le tracassait. Les fauves s'agitaient déjà dans la prison de fer voisine

Accompagné par la musique, Denna Wyoming déverrouilla la porte et rejoignit l'ours et les hyènes. L'ours brun quitta pesamment son coin. Soudain le dompteur glissa et tomba. Son bras toucha le museau du plantigrade. Ce dernier bondit sur lui et le serra puissamment entre ses pattes. Le public applaudit bruyamment, de toute évidence persuadé que cela faisait partie du spectacle. Dans la cage voisine, les lions rugirent. Les hyènes grondèrent en montrant les crocs puis se ruèrent sur le dresseur étendu au sol et le mordirent hargneusement aux jambes. L'ours le projeta contre le fond de la cage. Les lions se dressèrent sur leurs pattes arrière et passèrent leurs pattes avant entre les barreaux de leur cage.

La confusion la plus totale ne tarda pas à régner. Des hommes hurlaient. Des femmes s'évanouissaient. Bob Cameron, le propriétaire du cirque, se précipita avec une fourche et tenta de repousser énergiquement les animaux. Mais ces derniers n'en avaient cure. L'ours brun ne relâchait pas sa prise et les hyènes continuaient à mordre et à déchiqueter. Le mur blanchi à la chaux fut éclaboussé de sang.

J'étais horrifié.

Denna Wyoming gémissait. Les lions rugirent encore plus fort. L'orchestre jouait sa musique pleurnicharde et discordante

L'ancien jockey ratatiné se précipita à l'intérieur de la cage armé d'une petite planche. Son visage ridé et buriné était plus dur que ne l'avait jamais été celui du dompteur de lions. Il se tint bien droit et, d'un geste circulaire, coupa l'oreille d'une des hyènes avec le tranchant de la planche. Les deux carnassiers se tapirent, les mâchoires dégoulinantes. L'ours brun lâcha sa prise et s'éloigna de sa victime en balançant la tête de droite à gauche.

Le dompteur ne bougeait plus. Sa veste en velours était en lambeaux. Ses médailles étaient toutes tachées et emmêlées sur son torse. L'une de ses bottes avait été arrachée. L'ancien jockey le traîna vers la porte. Des gardiens l'installèrent sur un grand volet en bois et l'emportèrent en vitesse. Le cœur du dompteur de lions s'arrêta de battre sous ses décorations. Le Grand Patron venait de crier son nom.

L'ancien jockey ratatiné brandit à nouveau la planche. L'ours s'assit entre les hyènes qui grognaient dans leur coin respectif.

– Il sera debout dans une minute, les amis! Un petit accident de rien du tout!

Il se dirigea vers l'orchestre. La musique se tut.

- Je vais à présent entrer dans la cage aux lions sauvages!

La musique reprit, encore plus fort. L'ancien jockey pénétra dans la cage des lions avec la petite planche dans sa main. Excités par l'odeur du sang, les lions fronçaient le museau. – Magnez-vous, fils d'Erin², ou je vous taille les oreilles! lâcha l'ancien jockey d'un ton sec.

Son ordre trancha l'air comme la lame d'un couteau. Puis il sortit précipitamment de la cage.

- Apportez-moi à boire et au trot!

Un assistant courut lui chercher une bouteille.

Lorsque la foule se fut dispersée, il se dirigea vers le corps sans vie du dresseur. Des suiveurs avaient volé les médailles de sa veste. La main de Denna serrait toujours le petit fouet. Cameron, le propriétaire du cirque, dépêcha des messagers dans la ville où nous devions nous produire trois jours plus tard. La mort du dompteur de lions ferait marcher le tiroircaisse.

Les messagers annoncèrent à la population que Denna Wyoming, le meilleur dompteur du monde, avait été tué dans un combat mortel contre six énormes lions. Son corps serait exposé dans leur belle cité en tenue d'apparat sous le grand chapiteau – un lieu de sépulture digne d'un homme si courageux; les dompteurs de lions des cirques Ringling, Barnum et John Robinson se hâteraient de rejoindre le Texas pour porter le cercueil lors des funérailles de leur célèbre camarade. Des affiches furent placardées dans toute la ville. L'histoire fit la une des journaux.

Nous débarquâmes en ville avec notre dompteur de lions mort. Il fut exhibé avec une seule médaille sur la poitrine – y

^{2.} Erin est le nom poétique donné à l'Irlande.

était gravée la sainte Vierge portant l'enfant Jésus. Elle était en cuivre et pesait son poids. Dix hommes furent engagés pour jouer le rôle des dompteurs des autres cirques. Ils formaient une belle bande d'épouvantails. Deux autres garçons et moi devions leur servir d'assistants. Bob Cameron semblait croire que tous les dompteurs de lions étaient des Noirs: neuf des pseudo-confrères du défunt avaient la peau sombre; le dixième était irlandais. Ils paradèrent dans les rues comme une troupe de *minstrel show*³. Ils ingurgitèrent une quantité stupéfiante d'alcool par égard pour leur camarade décédé. Comme je l'avais énormément respecté, je bus aussi.

Les abords du cirque grouillaient de monde. Les gens s'agglutinaient sous le grand chapiteau pour apercevoir Denna Wyoming dans sa veste en velours déchiré.

Le vagabond homérique se montra tout particulièrement à la hauteur de la situation. Il vendit des vers en l'honneur de son ami défunt. Les voici

Verte est l'herbe sur la poitrine de Denna Et mon pauvre cœur est tout meurtri. Il repose avec les élus, dans l'au-delà, Où les lions paissent dans les prairies. Jamais plus Denna ne jouera sur Terre Ouand nous lui réclamerons un air.

^{3.} Spectacle de chants, de danses, de musique et de numéros comiques, interprété par des Noirs (avant la Guerre de Sécession, les *minstrel shows* mettaient en scène surtout des artistes blancs qui se grimaient de noir).

Mais il chantera le temps enfui, Là où les lions paissent dans les prairies.

Tel vous êtes à présent, Tel il était avant, Tel il est aujourd'hui, Tel vous serez aussi.

> C'est le grand dessein Du Dieu Tout-Puissant, Ouvre ton cœur aimant, Et donne à deux mains.

Des milliers de curieux suivirent le cercueil jusqu'à un endroit précis sur une colline. Un chien savant, réquisitionné pour l'occasion, regardait avec des yeux fatigués les fouets, les éperons et les bottes de son prétendu défunt maître. Un prêcheur noir se percha sur une tombe blanche et cria:

– Not'Seigneur, y rappelle à lui les fils de Caïn. Y rassemble les p'tits enfants qui jouent comme ceux qui sont dans les cages aux lions. Quand y dit: «Viens!», faut arrêter de travailler et s'en aller voguer pour aller s'asseoir à la droite de not'Père qui est aux cieux et de son seul fils légitime... Gloire à chacun d'eux deux!

Il marqua une pause et scruta l'assistance bigarrée de ses yeux au blanc jaunâtre.

- Le Seigneur donne et le Seigneur reprend, hurla-t-il.
- Ça se défend! s'esclaffa un poseur de pieux ivre.

Le pasteur noir poursuivit son impressionnante prédication:

– Que tout le monde ici voie la lumière et l'obscurité de ses actions. Car ceux qu'auront vu rec'vront encore plus et ceux qu'auront rien vu, y z'auront pas droit au monde sans fin! Car c'est écrit, et ça l'sera toujours, maintenant et à jamais. Celui qui repose ici a régné sur les lions; et maintenant, mes frères, qu'aucun de vous soit trop pauvre pour lui faire honneur

La dépouille du dompteur fut descendue dans la tombe. La foule reflua vers le cirque sous le soleil brûlant.

À la fin des festivités, le propriétaire du cirque compta la recette de la journée: c'était la plus fructueuse de la saison. Le public avait payé presque deux mille dollars pour assister aux funérailles de Denna Wyoming.

Je m'étais installé dans un wagon plat avec l'ancien jockey lorsque le train du cirque quitta bruyamment la ville. Le vent faisait claquer la bâche couvrant un wagon doré et le petit homme ratatiné lâcha:

- Denna était un sacré dompteur et y s'est fait tuer par cette saloperie d'ours brun!
- Je sais... Mais comment regarder dans les yeux un ours aveugle? demandai-je.

Sa bouche tordue esquissa un demi-sourire.

- Que j'sois damné si j'le sais! répondit-il.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
LE DOMPTEUR DE LIONS	19
LA PARADE DU CIRQUE	33
« EH, PLOUC! »	51
LA FILLE AUX CHEVEUX DE MOUSSE	66
MEURTRIER PAR PITIÉ	82
HISTOIRES	93
SANS QUOI?	105
LA FEMME FORTE	117
LES MAINS CROISÉES POUR TOUJOURS	133
COMBAT DU TIGRE ET DU LION	142
UN JOUR DE VACANCES	150
FACE DE CRAIE	165
UN ÉLÉPHANT RÈGLE SES COMPTES	182
UNE FILLE NOIRE	192
ÉJECTÉ	197
SURPRISE	205
AUTORISATION FERROVIAIRE	214
LE DERNIER JOUR	222
PILIS TARD	236

Jim Tully définissait lui-même *Circus Parade* comme l'une de ses « œuvres des bas-fonds ». Précurseur du roman noir américain, il livre dans ce récit mosaïque, à l'écriture rapide et syncopée, un chapitre de son adolescence tumultueuse: son passage dans un cirque où il côtoya des personnages hauts en couleur – pour le meilleur parfois, et souvent pour le pire: acrobates, dompteurs de lions, dresseurs d'éléphants, monstres de foire, rabatteurs, manœuvres...

Circus Parade rencontra, à sa parution en 1927, un succès immédiat, aussi bien auprès du public – il fut réimprimé à plusieurs milliers d'exemplaires en quelques semaines – que de la critique. Bref, tout aurait été pour le mieux si Jim Tully n'avait pas essuyé les tirs croisés des censeurs et des défenseurs du cirque, notamment la Circus Fans' Association of America. Tout au long de sa carrière littéraire, qui débuta avec le succès de Vagabonds de la vie, Autobiographie d'un hobo, Jim Tully souleva l'indignation des ligues de vertus et des gardiens de la morale. Or son œuvre nous offre un éclairage précieux sur le monde des nomades, des marginaux, des persécutés et des va-nu-pieds de l'Amérique du début du xxe siècle.

Garçon de ferme, chaînier, « gamin du rail », boxeur, conseiller à Holly-wood – notamment pour Charlie Chaplin pendant le tournage de La Ruée vers l'or –, **Jim Tully** (1886-1947) se tourna vers l'écriture dans les années 1920 et se partagea dès lors entre la littérature et ses activités journalistiques pour de nombreux magazines tels Esquire, Photoplay, Vanity Fair, etc.

PRÉFACE ET TRADUCTION DE THIERRY BEAUCHAMP



ISBN: 978-2-37385-066-6 17,50 euros



